

Dossier

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 10

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

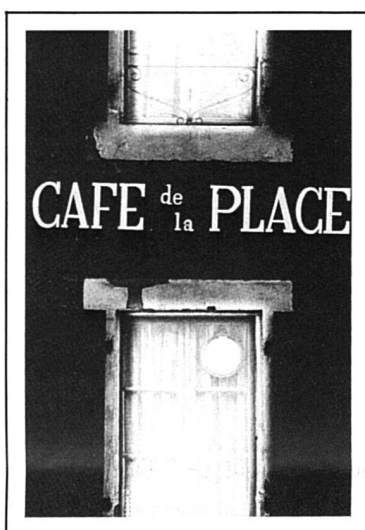
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ALCOOL-TABAC MÉDICAMENTS DROGUES COCAÏNE Héroïne



Le bistrot, lieu de la boisson conviviale:
principalement masculin...
(Photo de Marcel Imsand, tirée du calendrier
du CSP, 1985)

Dépendances au féminin : cherchez la différence...

L'alcoolisme, la toxicomanie, l'absorption excessive de médicaments, la boulimie : ces formes pathologiques de consommation revêtent chez les femmes une signification particulière que les approches classiques de prévention ne suffisent pas à cerner.

Peut-on parler d'une spécificité féminine dans l'alcoolisme, la toxicomanie et les autres formes de dépendance ? La question est complexe et les réponses sont à l'image de l'ampleur du problème : nombreuses, parfois contradictoires ou floues – les statistiques manquent cruellement, surtout dans le domaine de la toxicomanie – jamais superficielles. Et puis, au fil des lectures et des rencontres, la spécificité s'esquisse, même si elle reste souvent à prouver « scientifiquement ».

Sur le terrain, on tient d'ores et déjà

compte de la différence. A Genève, le Centre Alco-Aide vient de créer une section SOS Alcoolisme femme-famille. A Lausanne, Anne-Catherine Menétrey, de l'ISPA (Institut suisse de prophylaxie de l'alcoolisme), vient de fonder un groupe femmes interdisciplinaire (cf. encadré p. 11). Ses raisons : « Bien qu'il existe plusieurs enquêtes, études, expériences et témoignages concernant les modes de consommation des femmes, je n'ai pas connaissance de prévention ni de campagne, en Suisse, qui leur soient spécifiquement consacrées. » A ce groupe d'y remédier.

« Dans l'essentiel, il n'y a plus de sexe », révèle Christiane Clopt, spécialiste en alcoologie depuis de nombreuses années. Elle continue : « La souffrance du vécu est la même pour l'homme et pour la femme. A la base de toute dépendance se trouve un profond manque d'amour et de compréhension. » Discours analogue pour la psychologue d'une consultation pour toxicomanes, qui précise qu'il s'agit de gens qui ont des difficultés à poser les justes limites dans les relations avec les autres. « Ils ont aussi le souci de la norme. La drogue ou l'alcool les aident à être normaux. »

Cette similitude dans la douleur n'em pêche cependant pas la spécificité. Christiane Clopt, peut-être parce qu'élevée au Maroc par des femmes berbères, est particulièrement sensible au rituel, à la sacralité des choses.

La boisson sans plaisir

Elle remarque que «pour les femmes, c'est forcément différent. Pour commencer à boire, elles n'ont pas de causes nobles: goûter les vins, partager une bouteille entre copains. Dans notre société, les garçons sont initiés à l'alcool dès l'adolescence. Les filles sont exclues de ce processus ainsi que des lieux sacrés tels que les cercles, les pubs anglais, les carnotzets. La femme peut rarement s'identifier au plaisir de la boisson. L'alcool au féminin demeure un tabou.»

Selon une étude anthropologique britannique effectuée sur les pratiques alcooliques, le frein le plus puissant à la consommation féminine dans les tribus est le rôle féminin universel d'éducatrice des enfants.

En effet: «Si le travail aux champs peut être reporté au lendemain, les soins aux petits ne peuvent attendre. La répartition générale des rôles sexuels rend l'ivresse féminine plus menaçante que l'ivresse masculine.» Sans doute parce que l'alcool détruit la sensibilité aux autres. De cette fonction primordiale de la femme au sein de la famille, Alco-Aide tient compte en créant en juillet dernier à Genève sa section SOS Alcoolisme femme-famille avec une infirmière diplômée à la réception et une permanence téléphonique 24 h sur 24. Pour M. Ferdinand, le responsable d'Alco-Aide: «L'alcoolisme de la femme est plus grave, car il concerne toute la famille et perturbe les enfants.

Nous avons créé cette section parce que les femmes boivent souvent seules à la maison et qu'elles ne savent pas où s'adresser.»

Le service genevois est devenu d'autant plus indispensable que les femmes, tous âges et catégories sociales confondus, boivent de plus en plus.

Selon des statistiques zurichoises récentes, elles représentent le 35 % des alcooliques. Quant à la nécessité d'une telle section, la réponse de M. Ferdinand: «Eh bien, je dois dire que nous sommes un peu dépassés. Ce matin, deux femmes au bord du suicide ont appelé. Hier (dimanche), j'ai eu six appels au secours.»

Autre spécificité de l'alcoolisme féminin: le regard des autres. La population considère l'abus d'alcool et l'ébriété comme plus acceptables de la part d'un homme que d'une femme. Est-ce pour ces raisons et d'autres que la femme qui boit adopte une attitude masculine pour être acceptée dans les bistrots?

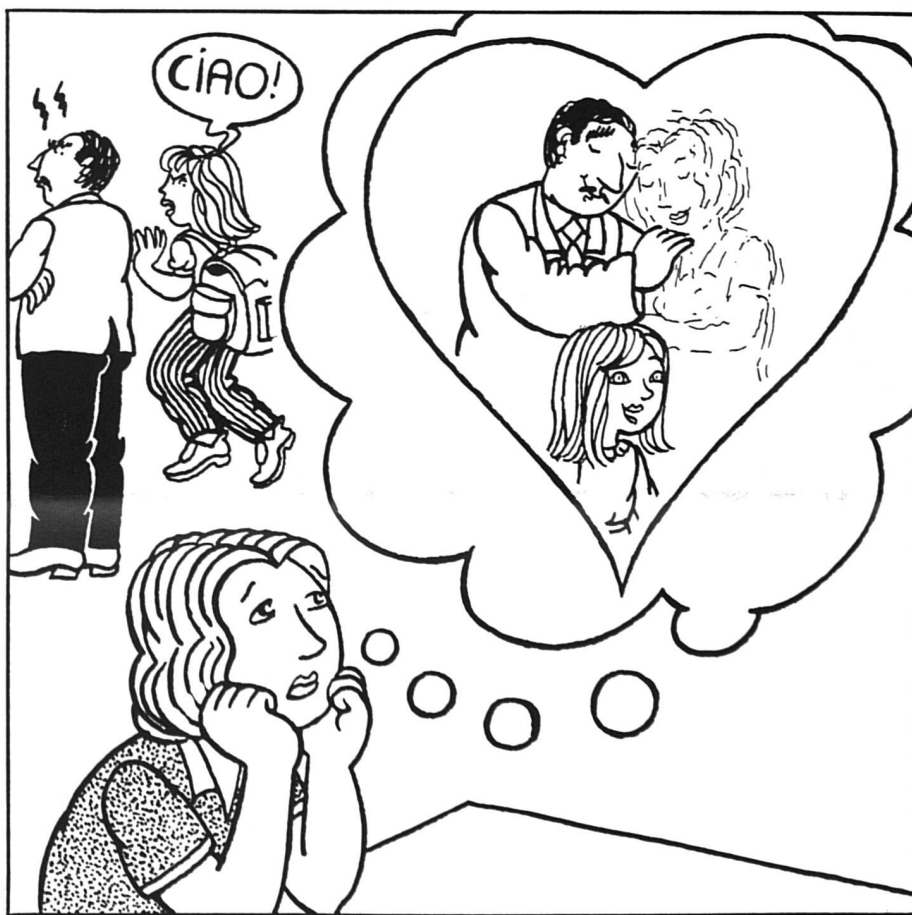
Christiane Clopt a remarqué qu'une femme belle, bien dans son corps, mais qui boit a du mal à être acceptée par les hommes.

Autre réticence, et pas des moindres, on réprime la boisson chez les femmes à cause d'un préjugé qui associe l'alcool à la débauche, comme l'affirme William Cobett, auteur au XVIIIe siècle de conseils aux jeunes Anglais: «Celle qui vide son verre de liqueur avec plaisir et exprime sa satisfaction d'un claquement de la langue n'est bonne que pour le bordel!»

A la vérité, ce qui inquiète peut-être la société dans ce laisser-aller notoire de la femme qui boit, c'est la révolte qui éclate si fort et puis cette vulnérabilité si brutalement mise à nu. Mais qu'est-ce qui pousse

donc les femmes à faire fi des tabous? Privée de l'aspect sacré, la femme, plus vulnérable aux problèmes psychologiques tels que les dépressions ou les névroses cherche avant tout l'action psychotrope de la boisson.

Christiane Clopt en est persuadée: «Les femmes ne se leurrent pas et ne trouvent pas d'excuses. Pour elles, c'est clair, elles prennent de l'alcool pour tasser un chagrin. Elles connaissent l'effet de l'alcool. En général, elles boivent sur moins d'années mais à grosses doses pour s'anesthésier. Elles boivent pour s'endormir.»



Maladie d'amour

(bma) – «L'alcoolisme est une maladie d'amour dont les causes profondes, émotionnelles, sont les mêmes pour les hommes et les femmes», m'explique Jocelyne, 44 ans, infirmière en alcoologie.

Alcoolique pendant cinq ans, elle ne boit plus depuis deux ans. «Je ne suis jamais entrée dans un bistrot pour boire. Je buvais seule, chez moi, des apéritifs et surtout du whisky. J'ai bu pour me sentir bien. Je n'avais aucun œil clinique pour moi. J'ai soigné des alcooliques pendant que je buvais sans jamais faire le lien avec moi.» Le déclic? «Une voisine médecin qui m'a vue un soir prendre l'ascenseur assez éméchée. Elle m'a dit: «Vous, vous buvez!» Je me suis entendue répondre «oui». Elle m'a tendu sa carte de visite me disant de passer quand je voulais. J'ai mis un an avant d'aller la voir. Mais depuis cette réflexion, je buvais différemment, avec des scrupules: quelqu'un l'avait vu, ça se voyait.» Et la famille? «Vous savez, souvent la famille ne voit pas ou ne veut pas voir. Un alcoolique, c'est pratique, il devient le bouc émissaire. Celle qui m'a soutenue, c'est ma fille de 14 ans. Elle a toujours eu confiance en moi. Une confiance inébranlable, profonde. Les enfants comprennent la souffrance. Elle a su qu'un jour je m'en sortirais et que je ne replongerais pas. Si on est clair, si on en parle, qu'on ne louvoie pas, on ne peut plus boire. Les enfants le savent. Pas les adultes de l'entourage qui ne font pas confiance.»

«Les derniers temps, je travaillais 16 à 17 heures par jour. Même le week-end. Je travaillais pour maîtriser le passé. Le soir, je ne pouvais pas dormir. Je vidais une bouteille, me mettais au lit et m'endormais.» Annemarie, 28 ans.

Pour s'endormir sur ce qui ne va pas.

L'étude anglaise mentionne les quatre principaux facteurs psycho-sociaux de l'alcoolisme au féminin.

1. Une situation générale de stress. La profession et parfois les postes à responsa-

Le mirage de l'émancipation

3. L'ambiguïté des rôles. Je cite: «L'émancipation a ceci de paradoxal qu'elle a permis à de nombreuses femmes d'entrevoir de nouvelles possibilités et d'assouplir leur code de comportement, alors qu'en réalité certains choix leurs sont toujours refusés ou sont encore inaccessibles. Des rôles qui naguère ne suscitaient aucun problème sont devenus dérisoires, mais ils n'ont été remplacés que par le mirage d'espérances continuellement déçues



bilités exigent un gros effort qui s'ajoute au stress inhérent à la condition de ménagère et de mère et la rend intolérable.

2. Des événements individuels spécifiques. Les femmes parlent plus souvent que les hommes d'une dépendance survenue suite à un divorce, à la mort d'un parent.

Ou le départ des enfants cumulé à la ménopause qui peut susciter, surtout chez la femme à la maison dont l'identité repose entièrement sur son rôle familial de mère et d'épouse, le sentiment de ne plus servir à rien.

«Après ma «totale», il y a huit ans, j'ai eu l'impression de ne plus être la femme que j'étais. J'étais à bout nerveusement. Je ne pouvais plus dormir. J'avais besoin de somnifères, de calmants... Puis d'alcool...» Monika, 53 ans.

— des espoirs chimériques qui, dans la plupart des cas, s'envolent en fumée.»

4. L'image de soi socio-culturelle. Je cite: «Même si les femmes sont désormais plus libres d'avoir des aventures ou de se souler, quand elles le font, elles continuent à se culpabiliser.

Pour beaucoup, l'assouplissement des normes de comportement et le mythe de l'égalité des choix n'ont finalement été que des sources supplémentaires de frustration. Chez de nombreuses femmes, la «révolution sexuelle» n'a fait qu'éveiller des doutes quant à leur aptitude à donner et à recevoir du plaisir.»

A cela, s'ajoute la capacité des femmes à se dévaloriser et, outre la difficulté de s'adapter à de nouvelles exigences, celle séculaire d'accepter, de digérer le fossé entre les capacités de nombre d'entre elles et l'enfermement dans des rôles dont elles sont victimes.

Un certain regard

(srl) — Les femmes, les femmes, les femmes... qu'est-ce qu'on parle de nous, dans tous les contextes imaginables! Sujet gâteau, sujet bateau. Et pourtant, quand il s'agit d'introduire un «regard femmes» dans une institution où le masculin représente tacitement l'universel, les choses ne vont pas de soi. Si un groupe de travail sur le thème «Femmes et dépendances» vient d'être créé à l'ISPA (Institut suisse pour la prophylaxie de l'alcoolisme), c'est par la volonté personnelle d'Anne-Catherine Ménétre, collaboratrice au service de l'éducation et de l'information. Mais combien de fois s'est-elle entendu dire, depuis qu'elle a pris cette initiative, qu'il n'y avait là ni spécificité réelle ni urgence...

Selon l'approche courante, les femmes ne sont touchées par l'alcoolisme qu'en tant qu'épouses d'alcooliques. Elles ne constituent pas un public-cible par elles-mêmes.

Pourtant, le problème existe, même s'il n'est pas encore sérieusement pris en considération dans la recherche et dans la prévention, où on continue à travailler sur des structures essentiellement masculines: l'entreprise, le syndicat. L'étude de la relation entre les modes de consommation de produits engendrant la dépendance et le statut social des individus ferait apparaître d'autres données si on se penchait sur la situation particulière des femmes. Toutes les questions relatives à l'émancipation, à la conquête de l'autonomie, au double rôle devaient être abordées.

D'autre part, note Anne-Catherine Ménétre, les femmes jouent un rôle fondamental par rapport aux jeunes. Des études ont montré qu'une forte consommation de médicaments chez la mère pouvait être un facteur de risque de toxicomanie chez les enfants. Ce sont les mères qui transmettent des modèles de gestion de la consommation et du plaisir.

Dans les associations féminines, dans les permanences, dans tous les organismes qui travaillent avec des femmes sur le terrain, la prise de conscience est faite depuis longtemps. A preuve: sur les soixante femmes appartenant à ces milieux qui avaient été convoquées à la première séance du groupe, en juin, quarante se sont déclarées intéressées. Le groupe aura une fonction de réflexion, de stimulation, de coordination, en vue de permettre à ces organismes de développer eux-mêmes leurs propres actions.

Les personnes intéressées au groupe de travail peuvent prendre contact avec Anne-Catherine Ménétre, ISPA, CP 870, 1001 Lausanne. Tél. (021) 20 29 21.

Un fossé entre leur désir et la réalité de leur quotidien. Pour Christiane Clopt: «Cela ne va pas aller en s'améliorant, car aujourd'hui les femmes doivent trouver leur langage. Elles ont déjà découvert leur potentialité, on leur a donné les outils – études, formations – mais encore faut-il ne pas les empêcher de se réaliser. Il n'y a rien de plus aliénant que la pseudo-équité.»

Au temps de Freud, les femmes sombraient dans la folie, maintenant, ne boivent-elles pas pour ne pas devenir folles?

Sandra, une ex-voisine boulotte, est cloîtrée chez elle. Une femme fort intelligente, négligée par son mari et sa marmaille grandie. Par hasard, un soir, je me suis aperçue qu'elle buvait... histoire de faire passer la douleur de la solitude.

Spécificité encore, les femmes deviennent plus vite dépendantes. L'alcool a des effets physiologiques plus puissants sur les femmes parce qu'elles sont souvent plus petites et que le corps féminin contient proportionnellement 5 à 10% moins d'eau que le corps masculin, où l'alcool se dilue davantage.

Il en résulte qu'à quantité égale d'alcool, les effets toxiques sur les organes du corps féminin sont plus prononcés et qu'en général, le taux d'alcoolémie est plus élevé chez les femmes.

L'OMS estime d'ailleurs «qu'une consommation de plus de 60 g d'alcool pur par jour pour un homme et de 20 g pour une femme met la santé en danger (un litre de vin contient environ 80 g d'alcool pur). Or, 10,3% des femmes sont dans ce cas, soit probablement plus de

200 000 femmes en Suisse. A cela s'ajoute que les femmes sont de grandes consommatrices de médicaments qui, comme me le disait M. Ferdinand, mêlés à l'alcool augmentent la dépendance.

Rhum et vodka

Pour ce qui est du choix de l'alcool, il existe bel et bien une différence selon le sexe.

Les femmes consomment d'autres boissons que les hommes. En Grande-Bretagne, par exemple, elles ne sont pas de grandes consommatrices de bière, mais se tournent plutôt vers le rhum blanc, la vodka ou les liqueurs.

Pour la drogue aussi, le choix de la dépendance n'est pas anodin, mais il ne semble pas être déterminé par le sexe. Selon la psychologue interrogée, «on choisit de l'héroïne pour se sentir mieux avec les autres, de la cocaïne pour être plus performant, mais je ne connais pas d'études concernant une spécificité féminine dans le choix des produits».

A noter cependant que la prostitution vient se greffer sur le problème de la drogue pour les jeunes femmes. «Pour se procurer des produits, elles acceptent n'importe quoi, et surtout de ne pas se protéger, avec les risques de contracter le sida que l'on connaît.»



ALCOOL-TABAC MÉ DROG COCAÏNE



A ce danger s'ajoute celui d'une éventuelle maternité. Dans son article «Enfant et jeune femme toxicomanes» publié dans une revue scientifique, la Dr Annie Mino note que 50 à 60% des toxicomanes suisses sont séropositifs et que la fréquence de la contamination mère-enfant est de 40 à 50% selon les auteurs. La prévention est donc primordiale, mais délicate. En effet, exiger de la jeune femme qu'elle n'ait pas d'enfant ou qu'elle cesse de se droguer risque de provoquer une rupture. De plus, certaines toxicomanes arrêtent pendant la grossesse et reprennent aux premiers signes d'indépendance de l'enfant. Pour d'autres, l'enfant est une bouée de sauvetage. Annie Mino écrit: «Il est peut-être celui qui va la perpétuer puisqu'elle va peut-être mourir. Aussi atroce que cela puisse paraître, il sera peut-être celui qui lui permettra momentanément de rompre sa solitude.»

Pour en revenir à l'alcoolisme, les femmes semblent le payer beaucoup plus cher. Par la solitude, il est rare de voir un partenaire rester aux côtés d'une alcoolique. La réinsertion sociale ou professionnelle est également plus dure. Alors que de nombreux employeurs reprennent facilement un

ex-alcoolique homme, il n'en va pas ainsi des femmes. Manque de prévention aussi, comme le note Anne-Catherine Menétrey: «Les programmes, notamment dans les entreprises, s'adressent rarement aux femmes. Il faut dire qu'elles occupent des postes trop peu importants pour valoir un investissement en prévention; qu'elles consomment souvent des médicaments dont les employeurs n'ont pas à se plaindre, quand ils ne les mettent pas eux-mêmes à disposition, puisqu'ils aident les femmes à tenir le coup; et enfin que l'idée dominante selon laquelle les femmes qui consomment ont de gros problèmes psychologiques empêche les supérieurs hiérarchiques et les collègues d'aborder cette question, de peur d'être submergés.»

Une dépendance qui vient de loin

Autre débat autour de la dépendance féminine, la mixité ou non de la prévention ou des soins. Si aussi bien Christiane Clopt que la psychologue ne voient que des avan-

tages à la mixité, l'équipe de SOS Alcoolisme femme-famille semble persuadée de la nécessité d'une prise en charge des femmes par les femmes. M. Ferdinand: «Les hommes ont bien du mal à être des confidentiels. Surtout qu'il y a souvent des problèmes sexuels et que les femmes n'aiment pas en parler à des hommes.»

Soins encore, une maison postcure en Suisse alémanique, le Wysshölzli, pratique depuis des décennies la ségrégation: vingt quatre patientes pour une thérapie de six mois avec vingt deux collaborateurs des deux sexes. Cette séparation devrait leur permettre de se retrouver elles-mêmes. Selon Elisabeth Schmidt, la directrice, «la plupart des femmes ont toujours été dépendantes d'un homme. Elles se sentent des femmes accomplies lorsqu'elles ont une relation avec un homme. Elles n'ont jamais trouvé leur identité de femmes. Elles n'osent pas exprimer leurs besoins, respecter leurs sentiments, aussi par peur de la perte d'amour. Elles ne peuvent pas dire non. L'alcool peut aider à dire ce que l'on veut. Mais c'est justement la dépendance qui conduit à la perte complète d'identité.»

Brigitte Mantilleri

Manger pour communiquer

(bma) – Dans le cadre du IIe Symposium de médecine psychosociale qui s'est tenu à Genève en septembre, la Dr Anne-Françoise Allaz a évoqué une étude effectuée à l'intérieur de l'hôpital cantonal sur le comportement alimentaire de femmes qui ne venaient pas en consultation pour ce type de problèmes. Résultat, 13% de ces personnes font preuve de bizarreries alimentaires. Ceci pour la norme.

Qu'en est-il des dépendances alimentaires? Eh bien, 90% des personnes atteintes de boulimie nerveuse sont des femmes.

Autre précision de cette interniste de la division de médecine psychosomatique et psychosociale de Genève: «La théorie des dépendances alimentaires est controversée. Certains considèrent plutôt les causes sociales externes aux troubles alimentaires.

C'est cependant par la compulsion que ces troubles ressembleraient à d'autres dépendances, comme celles des buveurs ou des fumeurs.»

A la base de ces troubles, Anne-Françoise Allaz voit une quête relationnelle très importante, un appétit relationnel inassouvi: «En psychiatrie, on parle d'une analogie entre la prise de nourriture et la relation à la mère, la première relation nourricière. Pour certains, prendre de la nourriture c'est recevoir de l'amour.»

Autre théorie intéressante, si l'on pense aux tendances dépressives des femmes, évoquée par l'interniste: «L'addiction alimentaire aurait un effet antidépresseur, surtout le sucre. Une fonction anti-anxiété aussi. Les femmes nous disent qu'elles se sentent vides et que l'estomac plein, elles sont mieux.»